VI. Art, archéologie

François Véronique, *Céramiques médiévales à Alexandrie* (*Études alexandrines*, 2)

Le Caire, IFAO 1999, 20 × 27,5 cm, 205 p., 42 fig. (plans, dessins céram., diagrammes), 18 pl. h.-t.

Le premier chapitre de l'ouvrage, qui en compte trois au total, rappelle l'importance d'Alexandrie en tant que port de transit, « lieu de passage obligé entre Méditerranée et océan Indien » et expose le contexte de découverte du corpus des céramiques. Bien qu'occupant, en Égypte, la seconde place après le Caire, pour les marchés de denrées et d'objets locaux ou importés, Alexandrie est le point final d'arrivée des marchandises lointaines, débarquées dans les ports de la mer Rouge, et le point de départ des exportations de celles-ci, comme des productions égyptiennes, vers tous les pays de la Méditerranée. Ce trafic est réglementé et navires de marchandises et commerçants se plient aux formalités de mouillage et de débarquement. Sources historiques et littéraires, abondamment citées, prouvent l'intense activité du port d'Alexandrie du Xe jusqu'au milieu du XVe siècle, date à laquelle la renaissance de Constantinople et l'expansion ottomane lui portent un coup fatal.

Le contexte de découverte des céramiques publiées ici pose un problème. Il s'agit de céramiques récoltées, à l'état de tessons, dans diverses circonstances, sur deux dépotoirs intra-muros à Kôm el-Dikka et Kôm el-Nadoura et sous l'emplacement des cinémas Majestic et Diana. Les deux premiers lieux de collectes sont des promontoires qui, à l'origine, ont servi de lieux d'inhumation aux musulmans d'Alexandrie jusqu'à l'époque ayyoubide où ils furent laissés à l'abandon et, peu à peu, recouverts d'ordures et de déchets domestiques dont la vaisselle cassée et « les débris des récipients de terre cuite rouge », contenants de denrées vendues dans les échoppes.

Le matériel provenant de Kôm el-Dikka présenté dans cette publication provient de 5 sondages ouverts en 1947-1948 sous la direction de A.J. Wace et de travaux de nivellement de terrain. Celui de Kôm el-Nadoura résulte d'un ramassage de surface ancien, non systématique. Enfin, une autre partie du matériel étudié ici, a été exhumé récemment par J.-Y. Empereur, sous les deux cinémas, mais ne bénéficie pas davantage d'un contexte stratigraphique fiable puisqu'il s'agit, là encore, d'accumulations de décombres ou de remblais déplacés. La position planimétrique de ces découvertes est connue et montrée (fig. 2, 4) mais aucune indication altimétrique n'a, semble-t-il, pu être prise en compte et donc les données stratigraphiques sont totalement absentes.

Ces réserves sur les conditions des découvertes sont capitales car elles montrent clairement les limites de l'entreprise, notamment l'invalidité de toute étude quantitative qui en sera issue. Car, si l'on admet sans peine, malgré ces conditions, l'intérêt de rassembler ces 379 tessons pour les identifier, l'auteur n'indique nulle part les critères qui ont prévalu à cet échantillonnage. Il apparaît clairement que la poterie commune a été mise de côté et que seuls des fragments présentant un décor ont été retenus, mais on ignore aussi dans quelle proportion : s'agit-il de la totalité de ces fragments ?

Les deuxième et troisième chapitres sont la présentation du corpus, avec discussion et catalogue, en deux grandes séries : les céramiques égyptiennes, syro-égyptiennes et perses pour le chapitre II, enfin, les céramiques importées de Méditerranée occidentale et orientale, de mer Rouge, et de Chine pour le chapitre III. Le catalogue contient la description systématique individuelle des 379 tessons retenus pour cette étude, regroupés cependant, en huit places, avec leur dessin, à la suite d'une présentation générale des séries auxquelles ils appartiennent. Pour chaque tesson sont indiqués : le nom de sa catégorie, son lieu de trouvaille, son numéro d'inventaire, sa forme générale, la texture et couleur de sa pâte, sa surface intérieure et extérieure et ses dimensions chaque fois qu'elles sont possibles. On aurait aimé qu'y figure sa datation, avancée, par ailleurs, dans le texte. Néanmoins, ce catalogue reste un outil indispensable au chercheur qui voudra l'utiliser pour des comparaisons.

Sous le nom de céramique du Fayyoum, il faut entendre des vases à glaçure polychrome datée à Fostat du Xe-XIe siècles, imitation de céramiques à glaçure de Mésopotamie du IXe siècle, elles-mêmes traditionnellement considérées comme dérivées de productions chinoises « *sancai* » d'époque T'ang. Cette céramique du Fayyoum apparaît sur plusieurs sites d'Égypte, en Nubie et en Italie.

La céramique à *sgraffito* (ou sgraffiato) fatimide de Fustat et le *sgraffito* perse se distinguent par leur pâte respectivement siliceuse, de couleur blanche ou jaune pâle et, au contraire, argileuse de couleur rouge avec engobe. Dans les deux cas, elle porte des décors incisés avant le passage de la glaçure et est datée entre le Xe et XIIe siècle.

Les tessons de céramique peints en noir ou bleu – avec rinceaux végétaux, tiges fleuronnées, poisson ou lignes rayonnant – sous glaçure alcaline incolore ou bleu turquoise d'époque seldjoukide, semblables à une des production de Kashan en Iran, pourraient être d'une origine syro-égyptienne d'époque ayyoubide (1171-1250).

Une des productions de Raqqa à décor peint en noir sous glaçure turquoise et à lustre métallique ainsi que la céramique peinte polychrome, à glaçure brillante, dite de Rusafa sont également présentes à Alexandrie.

Il paraît difficile de trancher sur l'attribution de la céramique siliceuse blanche au décor peint en noir ou bleu de cobalt sous glaçure incolore, car les critères, permettant de les assigner à l'Iran, à la Mésopotamie, à la Syrie ou à l'Égypte, ne sont pas encore établis. Si la majeure partie du

BCAI 17 (2001) François Véronique : Céramiques médiévales à Alexandrie (Études alexandrines, 2), recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

corpus d'Alexandrie semble d'origine syro-égyptienne d'époque mamekouke, l'auteur identifie cependant neuf vases iraniens de type Sultanabad illustrant les trois séries de la typologie de A. Lane.

Fabriquée en grande partie à Fostat, la céramique égyptienne incisée et champlevée d'époque mamelouke est bien représentée à Alexandrie. À pâte argileuse, ces vases assez épais sont couverts d'une glaçure plombifère verte, jaune d'or ou caramel. La calligraphie est le décor qui domine et les signatures de potier ou renvoyant à des toponymes, nombreuses. Avec les Mameloukes, un répertoire héraldique (blasons, motifs symboliques, inscriptions) s'instaure et est figuré sur la céramique qui, pour toutes ces raisons, est très facile à identifier.

D'époque mamelouke et d'origine égyptienne également, une céramique peinte à l'engobe se répartit en quatre groupes : à décors géométrique simples, à décor de chevrons et d'étoiles, calligraphie, blasons et rinceaux végétaux, décors avec double trait, décors floraux géométriques et pseudo-épigraphiques avec petits points à l'engobe blanc.

Les imitations syro-égyptiennes et perses des céladons et des porcelaines bleu et blanc chinois, enregistrés à Alexandrie, sont traitées dans le deuxième chapitre tandis que les modèles initiaux le sont dans le troisième.

Comme ailleurs dans l'Orient musulman, sous l'appellation de grenades à feu grégeois ou éolipides, les vases sphéro-coniques de 15 cm de haut sont présents à Alexandrie mais on ne sait en quelle quantité. Ces exemplaires alexandrins portent des inscriptions et un traitement de surface proches des découvertes de Tripoli. L'auteur propose une utilisation de ces vases en lampes mais n'avance pas de datation. Pour la période islamique, ils apparaissent au Xe siècle et sont très fréquents au XIIe siècle. Par contre, les lampes alexandrines, clairement identifiées en tant que telles, appartiennent à trois types distincts : les lampes à bec très allongé à pâte rouge clair et à glaçure stannifère vert blanchâtre, datées des XIe-XIIe siècles, les lampes à bec large rectangulaire, à pâte blanchâtre, à glaçure turquoise ou à glaçure verte, d'époque mamelouke, les lampes en forme de coupelle à bec pincé montée sur un socle, à pâte beige ou rosâtre et à glaçure vert pâle ou vert bouteille, attribuées aux XIIe-XIIIe siècles et se prolongent jusqu'à l'époque mamelouke.

Parmi les céramiques importées de la Méditerranée occidentale, on trouve à Alexandrie celles d'Italie et d'Espagne. D'Italie, la plus ancienne est arabo-normande ou sicilo-maghrébine (1061-1194) ; pour la période entre la fin du XIIe et le XVe siècle, c'est la majolique archaïque bichrome, sans doute, des ateliers d'Orvieto, de Toscane et de Pise et la proto-majolique polychrome, d'Italie du sud et de Sicile avec un type particulier produit à Gela. Un dernier type est encore importé d'Italie du Nord, il s'agit de la céramique incisée sur engobe de motifs très variés relevant des traditions orientales, le *sgraffito* byzantin ou les céramiques d'al-Mina datés, pour la plupart, du XVe siècle.

Les importations en provenance d'Espagne sont limitées aux XIVe et XVe siècles. Ce sont les céramiques à lustre métallique dont la technique serait parvenue sur la péninsule ibérique au XIIIe siècle par le déplacement d'artisans égyptiens dés le XIe. Les échanges commerciaux ont pour effet de faire réapparaître ces céramiques à Alexandrie dés le XIVe siècle en provenance de Valence, Manises et Paterna. Ces deux premiers ateliers ont fourni des productions à lustre métallique dont certaines à motifs chrétiens (croix de Sainte-Catherine, l'Ave Maria en écriture gothique). Les vases à pâte argileuse rose, peints au bleu de cobalt associé au lustre métallique jaune d'or ou rouge cuivre ou rouge brunâtre, retrouvés à Kom el-Dikka sont caractéristiques de la production de Pula, site au sud de la Sardaigne Les grands plats de céramique à décor vert et manganèse peint sur glaçure stannifère proviennent de Paterna, près de Valence ou de Manresa et Barcelone. La céramique *melada y manganeso* (décor peint au manganèse sur glaçure plombifère jaune miel) provenant des ateliers de Séville.

Malgré l'absence de références archéologiques fiables sur les productions tunisiennes, l'appréciation de l'auteur sur la grande variété de la céramique de ce pays ne peut que faire l'unanimité. Il suffit de visiter le musée du Bardo pour s'en laisser convaincre. L'auteur distingue à Alexandrie l'illustration de trois types de céramique ifriqyiens, la céramique dite de Carthage, celle à décor bleu et brun d'époque almohade et hafside et la céramique dite de Qallahine de Tunis à l'époque ottomane.

Couvrant la période qui s'étend de la fin du XIIe siècle jusqu'au début du XVe siècle, les céramiques de l'Orient chrétien exportées à Alexandrie proviennent de l'Empire byzantin, de la Chypre franque et de Al-Mina, port d'Antioche occupé par les Francs. Selon l'auteur, la céramique byzantine est constituée des vases fabriqués dans l'Empire et de ceux qui la prolongent en étant produits dans les anciens territoires impériaux. C'est une vaisselle de table à pâte rouge, engobe et glaçure stannifère, décorée, pour les exemplaires d'Alexandrie, avec des incisions, des motifs champlevés et une peinture à l'engobe. Deux catégories de la *Zeuxippus ware* y sont présentes. Initialement identifiée comme appartenant à l'un des types de la *Zeuxippus ware*, la céramique à décor de cercles concentriques ou de bandeaux à spirales incisés sous glaçure serait plutôt une production nicéenne du XIIIe siècle. Les tessons de céramique chypriote, en assez grande quantité à Alexandrie, sont proches d'exemplaires trouvés à Paphos, à Acre, à Haïfa, à Atlit et à Kyrénia où figurent souvent des motifs anthropomorphiques ou des représentations humaines, des volatiles, des entrelacs géométriques. Une partie de la céramique de Al-Mina serait l'œuvre d'artisans géorgiens installés dans la ville livrant un répertoire décoratif typique de Transcaucasie : lion, animaux fantastiques, personnages orientaux en représentation frontale. Les vases de Al-Mina ont la particularité de posséder un bord souvent ondulé et à marli et de montrer des combinaisons de peinture en vert, jaune

BCAI 17 (2001) François Véronique : Céramiques médiévales à Alexandrie (Études alexandrines, 2), recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et brun à décors incisés de pétales et bandeaux, de réseaux d'écailles couvrants, d'écussons, de fleurettes à quatre pétales.

Parmi les céramiques ottomanes de Turquie et de Thrace, deux exemplaires d'Alexandrie proviennent d'un même vase de *Rhodos ware* portant le rouge d'Iznik, caractéristique du XVIe - début XVIIIe siècle. Un seul exemplaire anatolien en céramique dite de Milet, fabriquée à Iznik aux XVe-XVIe siècles, à décor floral et géométrique , correspond à une catégorie inspirée de l'art seldjoukide et des imitations perses de bleu et blanc chinois. Quelques exemplaires alexandrins sont originaires des ateliers de Çanakkale. En assez grande quantité, la production issue de l'atelier de Didymotique en Thrace apparaît à Alexandrie en tant que céramique ottomane tardive. Elle est caractéristique par ses formes ouvertes à large débord externe.

La céramique à glaçure jaune moutarde avec des motifs linéaires peints au manganèse et l'oxyde de cuivre sur pâte rouge brique est attribuée, à juste titre, à une production yéménite dont l'atelier était situé soit dans la région de Zabid, soit autour de Aden. Elle est largement diffusée au Yémen, en Tihama et jusqu'en Hadramaout puisqu'on la retrouve en grande quantité à al-Shihr dans les niveaux du XIIIe siècle.

Les productions chinoises ont atteint Alexandrie au XIe siècle comme elles avaient touché Fostat et les ports d'Aqaba et de Quseir el-Qadim en mer Rouge dès le IXe siècle. Rien d'étonnant puisque sur les routes maritimes de la Chine à l'océan Indien, dés cette époque, des ports autres que celui de Siraf, au milieu du Golfe Persique, ont également connu ces importations. C'est le cas de Sohar, en Oman, Aden, Abyan, al-Shihr et Sharma, au Yémen. Autant de comptoirs et étapes de ce grand commerce parfois attesté dans l'histoire officielle des T'ang mais ignorés par l'auteur pour cette haute époque. Pour les périodes tardives du XIVe au XVIe siècle, il est à noter que les mamelouks d'Égypte fabriquent leur propre imitation de céladon et n'ont donc pas l'utilité des céladons thai, autres imitations des céladons chinois présents sur les comptoirs du Golfe. *A contrario*, la grande vogue iranienne, sous les Ilkhanides, des imitations de porcelaine chinoises bleu et blanc à pâte siliceuse (fritte) n'a pas épargné Alexandrie mais il existe des imitations du bleu et blanc chinois proprement syro-égyptiennes. La présence simultanée de ces deux types d'imitations très proches rend difficile leur identification.

V. François a reconnu à Alexandrie des grès porcelaineux Ding, de la porcelaine Qingbai, des céladons de Yaozhou, Guan, Longquan et du Fujian, et des porcelaines « bleu et blanc » d'époque Ming en très faible quantité.

L'auteur conclut par un vaste exposé bien documenté sur la diffusion et la commercialisation des productions étrangères. Se basant sur l'histoire des catégories de vaisselle importées à Alexandrie qu'elle a étudiées, V. François étend son propos à ce qu'elle connaît des cargaisons livrées sur d'autres sites archéologiques. Elle distingue « les lots composites en Méditerranée », c'est-à-dire des ensembles de céramiques d'origines très variées, communs à de nombreux sites des pays méditerranéens, ou aux sites francs au Moyen-Orient et musulmans du Levant. Ces ensembles sont datés du XIIe au XVe siècle. C'est l'époque où de nombreuses productions italiennes, des vases d'Ifriqiya, des céramiques originaires de l'Orient chrétien et des productions syriennes et égyptiennes circulent en Méditerranée. D'après l'auteur, les raisons de ce développement sont « l'installation des Francs au Levant, les traités de commerce signés entre l'Empire byzantin et les villes marchandes italiennes ainsi que l'ouverture du commerce avec l'Égypte » qui favorisent le trafic maritime et la circulation des biens dont fait partie la céramique.

Les archives sur les taxations, listes des marchandises et leur prix, les inventaires de fret, les contenus des cargaisons à l'intérieur d'épaves sont autant d'indices d'une véritable commercialisation de cette vaisselle. C'est là que veut en venir l'auteur tout en émettant deux distinctions : les productions dont le volume des découvertes semble significatif d'une commercialisation – c'est le cas de la céramique de l'Orient chrétien, de la céramique d'Ifriqiya, de la céramique ibéro-islamique et de la céramique de Chine – et les productions moins bien représentées, issues d'une distribution plus aléatoire – cas de la céramique ottomane de Turquie et de Thrace, de la céramique d'Italie, de la céramique du Yémen et de celle de Perse.

V. François a la prudence de ne présenter là qu'une série d'hypothèses basées sur des études quantitatives des catégories, qui, rappelons-le, ne peuvent être totalement validées. Cependant, ces données statistiques sur la circulation des types importés à Alexandrie, d'Iran, du Yémen et de Chine, semblent coïncider avec ce que nous connaissons des livraisons dans les autres ports en Arabie et dans le Golfe.

Le contenu de cet ouvrage, malgré ses défauts, dont le plus grave n'incombe en rien à l'auteur, qu'il faut saluer pour avoir risqué l'entreprise, présente un double intérêt. Il permet d'équilibrer les connaissances acquises dans le domaine de la céramique de l'Égypte musulmane entre deux pôles majeurs du commerce et non plus seulement à travers le seul Caire-Fostat. Il s'impose comme consultation à quiconque s'intéresse aux réseaux de commerce et d'échanges allant de l'Occident chrétien à la Chine.

Claire Hardy-Guilbert
CNRS – UMR Islam médiéval

BCAI 17 (2001) François Véronique : Céramiques médiévales à Alexandrie (Études alexandrines, 2), recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net